

Corps et Cure

Valence

Journée de rencontre du 3 mars 2007

Quelques mots de présentation:

Le groupe de travail Corps et Cure a organisé le 3 mars 2007, dans le cadre des activités scientifiques du Quatrième Groupe , une journée de rencontre modérée par Marc Bonnet, permettant aux participants, d'offrir une restitution de leurs travaux et de débattre avec d'autres collègues autour de ce thème.

L'ensemble des textes dont il a été donné lecture ce jour-là s'appuie sur l'expérience clinique des participants du groupe, et de ce fait, nous avons souhaité ne pas mettre en ligne l'intégralité de ces documents. Ces textes, auxquels s'adjoint un écrit d'après coup du modérateur de la journée, sont cependant disponibles dans leur version intégrale, sur demande auprès du secrétariat du Quatrième groupe, et se présentent sous forme d'un document unique au format .pdf .

Le résumé de chacune des interventions est présenté ci-après dans l'ordre de prise de parole de la journée du 3 mars, à l'exception du résumé du texte du modérateur, intervenu à différents moments de la journée, et placé en ouverture. Ce document ci-après est destiné à donner une idée de la teneur de nos propos et à entretenir des échanges avec ceux ou celles des lecteurs qui pourraient le souhaiter.

UN GRAND MOMENT DE MODÉRATION

Marc Bonnet

Le 3 mars 2007 à Valence, nous avons été nombreux à nous retrouver autour des participants du groupe de travail *Corps et Cure*. pour échanger sur le thème qui les avaient réunis pendant 3 années . Ils poursuivaient, ainsi, la tradition du Quatrième Groupe de la région lyonnaise qui propose qu'un groupe de travail en fin de fonctionnement rende compte de ses travaux devant la communauté analytique élargie. Même si cela produit toujours de l'angoisse symptomatique chez les participants parfois inquiets à l'idée d'avoir à s'exprimer devant un grand groupe, il est essentiel d'entretenir le débat dans la communauté analytique à partir de ces expériences concrètes de travail.

À Valence, tout était réuni pour que nous parlions vraiment même, si nos échanges connurent leurs limites. Je me contenterai ici de relever quelques thématiques ouvrant sur des problématiques. Il m'a semblé que ces jeunes collègues, partis de l'hypothèse que l'écoute psychanalytique convoquait le corporel du sujet pris à la fois dans le corps érogène et dans le corps de souffrance, débouchaient, par le biais de la prise en compte des éprouvés, sur la fécondité du questionnement transféro-contre-transférentiel. Le terme de dynamique transféro-contre transférentielle omniprésent laissait pointer l'intrication des deux termes et le souci de ne pas pouvoir vraiment les séparer émergeant du cœur de la pratique psychanalytique.

Une autre qualité de ces travaux réside dans leur articulation de la théorisation à la clinique. Nous pouvons constater dans chaque contenu d'exposé cette pertinence selon laquelle la métapsychologie psychanalytique ne prend son véritable sens que dans l'écoute du discours du patient en train de devenir analysant au fil du processus analytique. Les intervenants ont situé leur approche du transfert du patient à partir de leur éprouvé contre transférentiel, sur la base même de leurs propres sensations corporelles les conduisant à un travail de figuration en images ouvrant à une élaboration symbolisante secondaire pouvant faire l'objet d'interprétation.

La symptomatologie de plusieurs patients évoqués nous a conduit à approcher la problématique de la dépression, voire l'ombre de la mélancolie qui, me semble-t-il fut plus ressentie comme régression à éviter que comme potentialité à vivre et à revisiter avant de rouvrir le sujet à la dimension de l'altérité.

Nous avons connu aussi des échanges intéressants sur la question du double spéculaire dans son articulation à la structure imaginaire du sujet. La double acception du désir à la fois traduit dans le fantasme du sujet mais aussi comme structuré par le désir de l'autre fut abordé tant dans la plupart des exposés que dans le débat. Cela devait quasi logiquement nous amener à considérer le concept de pulsion dans sa composante de poussée constante de l'excitation mais aussi à travers le différentiel des différentes pulsions dans les deux théories des pulsions mises en évidence par Freud : pulsions d'auto-conservation et pulsions sexuelles dans la première et pulsions de mort et pulsions de vie dans la seconde.

Ceci devait nous conduire à différencier alors la conception des pulsions telle que l'a développée Jacques Lacan par rapport aux théories léguées par Freud.

Nous avons été aussi confrontés aux questions touchant la technique analytique entre cadre et modification de certains dispositifs ce qui donna lieu à un échange vif sur le passage de la position assise à la position allongée.

Il a sans doute été difficile de garder une parité de temps de parole dans le débat entre analystes chevronnés et participants à la journée, du fait de l'intérêt pris à l'échange et à une plus grande habitude de ce jeu. Nous sommes cependant revenus en fin de journée sur la qualité des interventions et du débat et avons relevé le fait que c'était dans

leur majorité de jeunes collègues qui l'avaient initié. Nous avons convenu que cela nous ramenait à une certaine forme d'humilité quant au travail entre analystes puisque nous venions de vivre une possibilité d'apprendre en commun au-delà des différences d'ancienneté et de hiérarchie qui existent entre nous. La véracité renouvelée d'une telle constatation vient témoigner, et il en est grand besoin dans notre fonctionnement institutionnel, du fait que tout analyste quelle que soit son ancienneté dans le métier a toujours des choses intéressantes et importantes à dire et à entendre de sa pratique et de la théorisation à partir de cette pratique. En le faisant, il se risque à entendre les réactions et critiques d'autres analystes. Ainsi il contribue, un parmi d'autres, à l'avancée de la psychanalyse. Encore faut-il savoir créer des espaces de paroles et d'échanges pour cela ! Telle est bien la fonction essentielle de l'institution analytique.

Juin 2007

Marc Bonnet
69 rue Louis Becker
69100 VILLEURBANNE
bonnet.marc@wanadoo.fr

CHIMERES ET ENTRELACS

Catherine HENRI-MENASSE

Sensations et perceptions constituent le fond le plus souvent silencieux sur lequel se déploie notre rencontre avec le monde. La situation analytique peut rendre cet ensemble très insistant. Il peut alors se comporter en puissant organisateur de la co-représentation qui apparaît sur la scène transféro-contretransférentielle. À partir d'éléments de la pratique analytique, je tente de rendre compte de la façon dont le corps de l'analyste, sollicité de façon énigmatique, devient l'un des protagonistes de la repulsionnalisation de scènes nodales immobilisées fantasmatiquement devenue pourvoyeuses énergiques de la compulsion de répétition.

Ce qui est interrogé ici, à partir de situations cliniques, c'est la position singulière de l'analyste aux prises avec une ou des parts émergées de son contre-transfert. Parts éminemment liées aux processus défensifs de ces analysants qui pour survivre ont été conduits à privilégier l'entretien de clivages et amputations de territoires psychiques. Parts exportées par le transfert et convoquant chez l'analyste des sensations et éprouvés générateurs de sentiments pénibles, – rejet, agressivité, dépression, honte – dont la liste n'est pas exhaustive. Parts inévitablement liées au passé d'analysant de l'analyste.

J'évoque également dans ce texte, certains aspects dynamiques de l'écoute analytique attachés à la mise en tension des processus de passivation et de suspension moïque d'une part, et de l'autre par l'activité interprétative et subjectivante. Dans des situations où le processus analytique approche du registre de la "potentialité psychotique", le clivage de l'écoute peut ainsi être rendu momentanément nécessaire. Je m'intéresse ici, toujours à partir d'une situation d'analyse, aux modalités de ce clivage. Il pourrait s'effectuer en appui sur une forme d'excitation libidinale, permettant à une part de l'écoute de l'analyste de régresser dans un registre proche de l'activité hallucinatoire du tout petit tandis qu'une autre part assure la veille, activement soutenue par l'investissements des éléments processuels du cadre analytique.

Catherine Henri-Ménassé
58 rue des Alpes
26000VALENCE
henrimna@gmail.com

VERTIGES

Laurence PESSINET

À partir de l'histoire d'une patiente, je travaille autour du concept de contre-transfert.

J'essaie d'envisager notre histoire thérapeutique en abordant différents aspects de cette notion.

Hélène m'amène un symptôme physique : la gorge nouée. Elle le verbalisera bien après que je l'ai ressenti, et je pense travaillé, d'abord inconsciemment puis autour d'une élaboration faisant appel au contre-transfert.

Par identification projective, je reçois l'angoisse d'Hélène et j'ai moi aussi la gorge nouée. Le contre-transfert est un instrument primordial chez l'analyste. Pour Paula HEIMAN, l'inconscient de l'analyste a une compréhension de celui de son patient. Cela se manifeste par l'apparition de sentiments chez l'analyste dont il tient compte dans la réponse qu'il fait à son patient.

ROUSSILLON parle plutôt de transfert par retournement. Il consiste à faire vivre à l'objet, l'environnement, l'analyste ce que le patient ne peut élaborer sur le moment. Le symptôme d'Hélène a un sens particulier qui s'articule avec son histoire où certains événements n'ont pas été digérés.

J'essaie de construire quelques hypothèses à partir des éléments qu'elle m'a livrés. J'insiste sur l'importance de la réception chez l'analyste, à travers son contre-transfert, des symptômes du patient, ainsi que sur sa capacité à se laisser aller à tolérer l'inconnaissable chez l'autre et dans la relation à l'autre avec une attitude d'attente prête à recevoir une pensée. BION utilise à ce propos le terme de capacité de rêverie.

Je conclus sur l'idée que le travail analytique se fait à partir d'une construction née à la fois du psychisme du patient et de celui de l'analyste. Il est une co-construction, une entité métissée qui s'invente s'organise et se transforme et possède sa propre logique comme l'a théorisé Michel DE M'UZAN.

Laurence Pessinet

10 rue Jeanne d'Arc

26100 ROMANS SUR ISÈRE

“TU M’AS COUPÉ LA PAROLE”

Nathalie TIRON

À l’origine de ce texte, il y a un questionnement autour de la naissance et plus particulièrement de la naissance du désir. Cette notion sera travaillée en lien avec une situation clinique d’enfant qui amènera des interrogations autour des concepts d’incorporation, de crypte, d’identification à un fantasme maternel...

Avec S. Freud, S. Ferenczi, M. Torok, l’incorporation sera pensée comme un acte anti-métaphorique, une introjection manquée. Puis la clinique présentée amènera un nouveau questionnement sur la notion de perte. Freud, dans la célèbre formule nous dit : « L’ombre de l’objet tombe sur le moi », le moi est alors jugé comme un objet, comme l’objet perdu... Ainsi, si le mélancolique sait qui il a perdu, il ne sait pas *ce* qu’il a perdu en cette personne. La perte de l’objet est donc, dans la mélancolie soustraite à la conscience. Perte soustraite à la conscience certes, mais de quelle perte s’agit-il ? En effet, la perte peut ne pas toujours se représenter par la perte d’un objet mais plutôt, et c’est ce qui semble se dégager dans cette clinique, perte d’une capacité, et ici, perte de capacité à vivre en tant que sujet parlant. Perte en lien avec une impossibilité originaire d’introjection, de fantasmatisation et donc de naissance des désirs propres du sujet.

Ferenczi évoque les débuts d’introjection par le passage de la bouche pleine de sein à la bouche pleine de mots, au travers d’expérience de bouche vide. Le vide oral originel qui s’apaise par le langage. Mais si, des désirs non encore nés comme désirs se heurtent à un interdit maternel qu’en est-il de la naissance psychique du sujet ?

La clinique nous montrera comment, peu à peu, le travail de symbolisation a été apaisant et a permis au sujet de dire la précession des morts sur les vivants, introduisant par là, la différence générationnelle. Elle montrera aussi comment, à l’issue d’une séance éprouvante, où nous avons partagé un temps de désespoir commun, le moment identificatoire partagé d’effondrement a permis au sujet une réappropriation de sa propre histoire, de son être, de ses désirs.

Nathalie TIRON
7 route de Larnage
Chanteclair n°3
26600 TAIN L’HERMITAGE
nathalie.tiron@wanadoo.fr

LE CORPS ÉTRANGER

Xavier CONTAMINE

Jean-José Baranès rapporte dans son livre « les balafrés du divan » un travail de Jean-Pierre Vernant sur une figure du double : le Colossos. Il s'agit d'une édification en pierre, à l'époque des grecs anciens, dont la fonction est de représenter l'âme d'un défunt dont le corps n'a pu être enseveli selon le rite habituel. Ainsi, le fantôme du mort trouverait là une demeure et ne viendrait pas hanter les vivants.

La situation dont je parle est l'histoire de Jeanne dont je fais l'hypothèse qu'elle a été investie comme un Colossos. Jeanne aurait « reçu », par identification projective, le fantôme d'un frère mort très jeune, deux ans avant sa naissance, fantôme qui hantait la psyché maternelle et familiale. Il s'agit pour la mère de nier la perte (et non la mort) et la souffrance en projetant le lien mortifère et l'image souffrante de l'enfant sur Jeanne et ceci en produisant chez elle la tristesse qui est en réalité celle qu'elle prête à l'enfant mort. La mère étant elle-même profondément mélancolique, elle ne peut s'imaginer l'enfant mort que pris, lui aussi, dans une douleur mélancolique.

Parallèlement, je développe dans ce texte, en les articulant entre eux et à la situation clinique, la notion de double chez Baranès et le concept de processus Originaire chez Piera Aulagnier.

Baranès écrit en parlant du double : « Il est opérateur transitionnel de transformation psychique, il est mise en place fondamentale du spéculaire, pare-excitation, information, stabilisateur primordial de l'identité, ayant à voir en cela avec la naissance du sujet. » Il ne s'agirait pas d'un objet interne, mais bien d'un opérateur psychique de transformation et d'« affectation » des éprouvés, produisant ainsi une constante identification sensorielle.

Chez Aulagnier, l'Originaire se définit par un processus de spécularisation qui serait le premier temps, continuellement répété au cours de la vie, de l'appropriation subjective du sujet par lui-même en appui sur le lien initial Mère-enfant. Il y a donc là aussi l'idée d'une première identification sensorielle sur le mode de l'auto engendrement. J'interprète le double de Baranès comme l'intériorisation et la mise en forme opérationnelle du processus Originaire.

Mais on voit bien que ce travail de spécularisation va dépendre étroitement de la manière dont la Mère regardera l'enfant, dont elle réfléchira ses éprouvés. La rencontre Mère-enfant conditionnera donc la façon dont le sujet se percevra lui-même dans son corps. Le travail thérapeutique présenté permet de montrer comment Jeanne vit le lien à son corps, qu'elle ressent comme un corps étranger.

Xavier CONTAMINE
58 rue des Alpes
26000 VALENCE
xavier.contamine@voila.fr

CURE ET DE-CHAINEMENT PULSIONNEL

Christian NARROS

Le dé-chainement pulsionnel fait référence dans ce qui va être exposé à la fois à la chaîne signifiante, (la chaîne associative freudienne) et à l'emballement du fonctionnement de la pulsion, quand celle-ci n'est plus arrimée à l'économie du désir et ne passe plus par les défilés de la demande à l'Autre, et de la demande de l'Autre.

Ceci à partir de ce concept mythique de pulsion et de l'invention lacanienne de "l'objet a", cause du désir, essentiellement du regard et de la voix dans la mise en œuvre de la pulsion scopique et invoquante.

Nous faisons l'hypothèse qu'un certain ratage dans la rencontre avec l'Autre primordial ne permet pas au circuit de se boucler sur le 3^{ème} temps de la pulsion, décrit par Freud et souligné par Lacan dans sa description du circuit pulsionnel.

Temps où le sujet « se fait » objet de la pulsion de l'Autre au risque parfois - quand la métaphore paternelle ne joue pas - d'une père-version.

Sur la scène d'une institution pour « personnes handicapées mentales », lieu de vie de M. Grégoire, ce 3^{ème} temps de la pulsion, dans son fonctionnement nous a amené aux aménagements successifs du dispositif de la cure.

Du soutien corporel du « divan » dans le face à face inaugural jusqu'à l'acceptation de l'offre de la cure dans son dispositif hors regard, tel a été le nécessaire cheminement à l'advenue du parlêtre, dans l'arrimage des signifiants et la construction de son fantasme.

Christian NARROS
7 route de Larnage
Chanteclair n°3
26600TAIN L'HERMITAGE
christian.narros@freesbee.fr,

FACE A FACE : REGARDS CROISES

Chrystèle ROBERT

Un corps à la vue du thérapeute, un corps à la vue du patient. Que peut-il se jouer dans ces regards croisés? Je me suis interrogée à partir d'une expérience clinique et en me nourrissant principalement des écrits et de la théorie de Joyce Mac Dougall.

Je le regarde, voir ce corps exposé mis à mal me fait violence. Comme si une part de lui s'attachait à l'exposer ainsi. Se faire néant, n'être rien ou le « t'es tout » de maman. C'est aussi avec Piera Aulagnier et le désir de non désir que je tente de comprendre ce que me montre cet homme et ce qu'il me dit de sa relation avec sa mère. J'écoute parallèlement ce qu'il suscite en moi.

Il me regarde, comme s'il s'accrochait. Je lui renvoie ce que j'ai vu. Échange de désirs, conflit autour du droit d'exister.

C'est un de mes premiers patient et la psychologue que je suis se cherche.

Mon corps change. Je suis enceinte. Il se vide, s' « abjecte » (Julia Kristeva).

Son corps somatise ce qu'il ne peut dire de ce que lui renvoie mon état et de la séparation qui s'ensuit. J'ai le sentiment qu'il tente de se chercher une identité qui lui permette de se différencier et de vivre autrement la séparation.

Je termine sur un autre titre: un patient et une psychologue en quête d'identité.

Chrystèle ROBERT
5 rue Delay
26100 ROMANS SUR ISÈRE
chrystele.robert@laposte.net

LE POIDS DE LA PEAU

Cathy BACILE

« Sauver sa peau », « avoir quelqu'un dans la peau », « j'aurais ta peau ».....

C'est quoi la peau ? Quelle définition peut on donner ?

Autant d'expressions, et de questions qui m'ont traversé l'esprit et qui sont le point de départ de cette réflexion avec l'histoire de Mme A.

D'un symptôme cutané à travers les métaphores de la peau, c'est de son corps et de celui d'un autre dont il sera question.

Mon propos a trouvé notamment un éclairage avec les concepts de "moi-peau" de D. Anzieu et celui de "peau psychique" d'E. Bick .

Il m'a semblé intéressant de faire un parallèle avec la peau en tant qu'enveloppe et l'espace thérapeutique, ainsi que toutes les autres secondes peaux dont Mme A. a du se parer ; en effet, Mme A avait attiré mon attention par le fait de ne jamais se découvrir, qu'elle que soit la saison.

Elle a une quarantaine d'années et présente au départ une problématique addictive ; elle est en grande difficulté relationnelle avec un de ses enfants, adopté il y a maintenant 10 ans. Au fur et à mesure du travail un déplacement symptomatique s'opéra prenant son corps à parti (eczéma, ..)

Elle m'amena à questionner les processus d'incorporation et de somatisation comme défaut des processus d'internalisation de l'instance maternelle sécurisante (J.Mc Dougall) et d'envisager son corps, attaqué et défendant comme étant en lieu et place d'un autre.

C'est avec ce travail que l'expression « Je est un autre » a pris tout son sens.

Cathy BACILE

5 allée Claude Debussy

26120CHABEUIL

johann.leroy@free.fr

DU CORPS MAL PORTE AU CORPS MAL PORTANT

Sandra JUNCK-EYMERIER

Une erreur s'est glissée dans le titre puisqu'il s'agissait à l'origine: « du corps mal porté au sujet mal portant » introduisant ainsi le passage d'un corps à un sujet. Ce raté ne manque pas de m'amener à réfléchir à cette question sensible du sujet désirant et de l'émergence du je à partir d'un corps.

Après avoir explicité ce que j'entend par corps mal porté, sujet mal portant et le passage de l'un à l'autre, j'en arrive au terme supporter qui me renvoie à ce que j'éprouve parfois dans l'entre deux d'une rencontre. Je fais l'hypothèse qu'un portage a lieu entre l'analyste et l'analysant qui renverrait à la relation précoce mère-enfant où la psyché de l'enfant s'étaye sur celle de sa mère. Je poursuis l'hypothèse en précisant que ce portage pourrait favoriser un lâcher, sans être dépossédé, pour reprendre autrement ce qui ne pouvait plus être porté dans le corps et/ou dans la psyché. Un travail sur la dynamique transféro-contre transférentielle s'impose.

Je fais le choix de vous parler de Morin un homme qui vient à mon cabinet pour «un problème d'identité», dit-il. Lors de la première rencontre, il se répand sur le fauteuil et son regard est fuyant. Il a connu des moments de déprimés associés à des idées suicidaires et ne veut plus « tomber » si bas. Au sortir de la rencontre, j'ai l'impression d'un corps à corps sans sujet. Je perçois sa crainte de l'effondrement et l'énergie dépensée pour tenir debout. Ne s'agit-il pas d'une demande pour être porté?

Par la suite je m'interroge sur l'existence d'un espace transitionnel qui serait comme écrasé. Il n'y a pas de jeu/je. Et il semble ne pas y avoir de place pour un autre. Je suis convoquée au silence.

Morin se débat pour ne pas couler et moi telle une bouée sur laquelle il tente de s'appuyer aurais-je aussi la peur de couler avec lui? Il me faut faire quelque chose, survivre à l'agressivité tel un objet transitionnel maltraité par l'enfant. Morin teste: va-t-elle supporter ça?

Il me paraît important alors de mettre des mots sur ce que je perçois de lui, un peu comme une mère le ferait à son enfant (parlé l'enfant/parler à l'enfant de F. DOLTO). Devenir un « porte parole » selon Piéra AULAGNIER. Mes mots semblent ainsi constituer une chaîne lancée vers lui à laquelle il pourrait se raccrocher, délimitant un nouvel espace, ouvrant un cadre de jeu.

Je reprend ici, la notion de médium malléable où le dialogue apparaît comme matrice de la symbolisation. Les mots deviennent une forme qui se déforme dans l'entre deux. Morin s'en saisie.

C'est alors qu'il va porter un regard vers moi. Je deviens un autre, l'étrange. Morin commence à parler de son enfance, de ses parents, du monde du silence et du devoir dans lequel il a vécu.

Morin se déprime et s'effondre. Je m'accroche à mon fauteuil, au cadre. Face à l'agonie dans laquelle il semble être je n'ai pas d'autre choix que d'être vivante et là.

Mais c'est le sujet qui s'effondre et non plus le corps. Il se tient droit et porte une parole sur ce qu'il ressent. Il devient un sujet mal portant , un sujet qui se sent mal. Le sujet perdu du titre semble s'être retrouvé...

Sandra Junck-Eymenier
60 rue Jacquemart
26100 ROMANS SUR ISERE
sandra.eymenier@wanadoo.fr